

Que reste t-il de l'asile Maison-Blanche ? Des bâtiments qui croulent dans la végétation aux confins d'un autre monde. Un parc, des jardins d'agrément, un château d'eau, des serres et un haut mur d'enceinte. Autrefois lieu d'accueil, lieu de soins, lieu de vie radical et total, désormais friche en ruine. Le temps a fait son oeuvre sur cette image de la folie contenue, encerclée et cadrée. Car en un siècle l'asile n'aura pas survécu aux changements de paradigmes de la psychiatrie elle-même. Progressivement désaffecté et déserté au tournant de ce siècle, Maison-Blanche a fini par servir d'autres causes, d'autres fonctions aussi, jusqu'à sa toute dernière reconversion en ZAC d'habitation et de commerces.

C'est dans cet entre-deux de la mémoire suspendue et de la perte, entre déclin de l'institution et future construction, que nous avons découvert ce lieu pour le moins saisissant, effrayant et tout aussi palpitant. D'abord lors d'un tournage de film qui a tout déclenché. Puis autour de cette rencontre entre l'oeil et l'écrit. Autre nécessité alors et obsession mutuelle d'un geste à accomplir : à deux nous allons cheminer dans l'asile, comme d'autres parcourent des vallées ou des villes à la recherche d'une histoire indicible. Au fil de nos visites nous explorons les traces que l'asile garde encore de son passé sous silence. Faire avec ce qu'il y a en lisière du visible dans ces lieux appauvris : promiscuité des chambres, couloir sans fin, meurtrières et verrous, lits et baignoires scellés, douches communes, jardin de l'errance dans une nature rassurante et hostile à la fois... Et puis la lumière vint. Là, dans une cave, au plus bas, clouée dans une obscurité glaçante, à peine sous la surface du monde. Un lot de dossiers et de registres d'un début de siècle passé. Pas encore disparus. Pas encore engloutis. C'était moins une pourtant.

Abandon volontaire ou négligence totale ? Entre les pages jaunies et les mots corrosifs nous découvrons des noms, des actes cliniques abjects, des diagnostics effarants. Des lettres surtout de patientes et de leurs proches, qui racontent aux médecins leurs regrets, leurs envies de mieux faire, pardonner et sauver. Lien poignant et ténu entre le monde et l'asile. Les mots nous offrent alors une lorgnette au travers de laquelle le regard peut se glisser et se laisser guider. Avec tout cela, il y a une matière désormais pour décrire ce passage, cette transition, ce déclin, ce renoncement aussi. Il nous faut juste s'arrêter sur l'avant et nous projeter dans l'après. Comme pour y chercher la part d'ombre qui ramène la lumière. Entre les images et les mots, notre travail commun consiste alors à dire l'étendue de ce qui peut se dévoiler. Il a ainsi suffi de se laisser porter par tout ce qui pouvait se capter dans ces lieux sans commune mesure pour nous faire les témoins de ce qui suit.

Jean Noviel . Franck Enjolras  
projet éditorial en cours